

Histoire de la Chine moderne

M. Pierre-Étienne WILL, professeur

COURS : DOCUMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES ET HISTOIRE, 1600-1930.
LA TRANSITION MING-QING (*suite et fin*)

Cette troisième et dernière livraison sur la « transition Ming-Qing », considérée comme les deux précédentes à travers ce que nous avons appelé les « sources à la première personne » – autobiographies, journaux, chroniques en forme de témoignage –, s’est concentrée sur la façon dont ont été vécues la chute des Ming à Pékin et l’invasion mandchoue dans la région du Jiangnan.

Le remplacement d’une dynastie par l’autre ne s’est en effet pas accompli du jour au lendemain. Les Ming ont été renversés non par les Mandchous, mais par un chef de rébellion, Li Zicheng 李自成, entré dans Pékin le 25 avril 1644. Li Zicheng avait adopté le nom dynastique Shun 順 quelques mois plus tôt, mais lorsqu’il s’est décidé à monter formellement sur le « trône du dragon » il avait virtuellement perdu la partie : les Mandchous, qui attendaient leur heure et se trouvaient, littéralement, à la porte de la Chine (à la « Passe entre la montagne et la mer », Shanhaiguan 山海關, à l’extrémité orientale de la Grande Muraille), s’étaient alliés avec le dernier général encore capable de sauver les Ming, Wu Sangui 吳三桂, et Li Zicheng, parti en campagne contre Wu Sangui, avait été mis en déroute par la nouvelle coalition.

Li Zicheng abandonne donc Pékin, où les Mandchous entrent pratiquement sur ses talons (le 6 juin 1644) et mettent sur le trône un enfant de sept ans, l’empereur Shunzhi (r. 1644-1661), qui sera le premier empereur Qing à régner en Chine. Avec l’aide des nombreux Chinois qui se sont ralliés à eux, les Qing s’emparent des provinces de Chine du Nord pendant les mois qui suivent, mais ils ne se risquent à franchir le Yangzi qu’en mai 1645. S’ils n’ont alors guère de peine à déloger de Nankin (l’ancienne « Capitale du Sud » des Ming) le prince qui y avait été intronisé à la hâte après le suicide de l’empereur Chongzhen à Pékin, ils vont rencontrer pendant près d’une quinzaine d’années dans la moitié sud de la Chine une résistance sporadique mais acharnée, organisée autour de plusieurs autres rejetons de la lignée impériale des Ming.

Comme nous l'avons déjà souligné, la transition Ming-Qing est exceptionnelle sur le plan de l'historiographie : une quantité de textes extrêmement éloignés des conventions de l'histoire officielle et du discours lettré ordinaire ont été produits au milieu du chaos, de l'anarchie et des incertitudes, si bien qu'il n'existe probablement aucune autre période dans l'histoire de la Chine sur laquelle on dispose de sources aussi variées et, surtout, d'un ton aussi libre. Ces sources ont déjà été largement utilisées par les historiens (notamment Frederic Wakeman et son monumental *The Great Enterprise : The Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth-Century China*, paru en deux forts volumes en 1985 aux presses de l'Université de Californie), mais elles ne l'ont guère été dans la perspective qui nous intéressait, et à laquelle elles sont admirablement adaptées : non point tant les aspects héroïques ou tragiques de la transition Ming-Qing, sur lesquels on a écrit tant et plus, que ses aspects quotidiens, pour ne pas dire médiocres : la transition vue *depuis la base*. Nous l'avons plus spécialement envisagée en partant de la problématique de l'occupation, de la résistance et de la collaboration.

Par définition, la résistance s'oppose à un régime regardé comme illégitime. Pour ceux qui restaient loyaux aux Ming, la dynastie des Qing était *a priori* doublement illégitime, puisqu'il s'agissait non seulement d'un ennemi qui s'était saisi du trône, mais encore d'un régime allogène, autrement dit « barbare », et qui se comportait en occupant. Cela dit, la situation était nettement moins tranchée que cela, même au moment de la conquête, et *a fortiori* par la suite, alors que la génération qui avait vécu la conquête passait la main et que le nouveau pouvoir démontrait sa capacité à rétablir l'ordre. Certes, les Qing (comme d'autres dynasties d'origine étrangère avant eux) ont conservé ou créé diverses institutions destinées à préserver leur identité ethnique, et les garnisons mandchoues installées dans des quartiers réservés à l'intérieur d'une vingtaine de villes à travers l'empire ont gardé jusqu'à la fin le caractère d'une force d'occupation – sans parler de l'obligation faite à tous les Chinois de sexe masculin de se raser la tête et de porter la natte comme les Mandchous : comme on verra, l'ordre de se « couper les cheveux » (*tifa* 剃髮) a souvent cristallisé la volonté de résistance. D'un autre côté, les Qing ont été très habiles à se construire une légitimité, d'abord en se posant en vengeurs des Ming, renversés par des bandits, et ensuite en allant très loin (et très tôt) dans le processus d'assimilation culturelle et politique ; autrement dit, en faisant tout, et avec l'aide efficace de leurs conseillers chinois, pour se faire reconnaître comme un régime appartenant à la succession légitime des dynasties impériales en Chine (le *datong* 大統). Il n'y avait pas en fait d'obstacle théorique à cela, puisque dans le passé maints régimes d'origine étrangère avaient su recueillir les insignes de la légitimité dans les formes sanctionnées par la tradition et adopter les idéaux, les institutions et les rituels qui en faisaient *de facto* des régimes « chinois ».

Pour les Chinois qui avaient servi sous les Ming comme fonctionnaires ou comme officiers, ou qui avaient été admis dans l'élite académique, la grande question était de savoir s'il convenait de s'en tenir au principe suivant lequel la loyauté au souverain est l'impératif suprême, et donc à l'impossibilité de servir deux familles impériales différentes (*erxing* 二姓), ou si au contraire cet impératif tombait dès lors qu'on avait des raisons de penser que la première avait perdu le mandat céleste et que celui-ci était passé à la seconde. Les sources recèlent tout un éventail d'attitudes, depuis le suicide loyaliste (que ce soit dans le feu de l'action, lorsque la défaite apparaît inévitable, ou en signe de deuil à la nouvelle de la chute de la

capitale et du suicide du dernier empereur Ming, ou encore pour ne pas avoir à répondre aux offres de service de l'ennemi) jusqu'à la collaboration la plus cynique, en passant par l'érémisme (voire l'entrée en religion), la résistance plus ou moins discrète, ou simplement l'attentisme : même si les Qing étaient solidement installés à Pékin, pendant un certain temps l'issue a pu sembler incertaine, la résistance n'était pas sans remporter des succès, les retournements d'alliance étaient constants, l'on ne pouvait être sûr de rien ni de personne, et toutes sortes de contacts restaient possibles sans nécessairement se compromettre ou engager l'avenir. Ce n'est qu'après une période de latence, et en même temps d'extrême confusion, que les options sont devenues plus tranchées et qu'il n'y a plus eu de choix qu'entre la soumission formelle et la résistance à tout va. Celle-ci n'a réellement cessé qu'aux alentours de 1680, après l'écrasement de la rébellion dite des « Trois Feudataires » (menée par des généraux chinois qui avaient aidé les Qing à conquérir l'empire) et la reconquête de Taiwan. Mais cela n'a pas empêché la survivance d'une opposition souterraine dispersée, ne surgissant au grand jour que de façon sporadique et à vrai dire sans guère de chances de changer le cours de l'histoire – du moins pas avant l'explosion Taiping au milieu du XIX^e siècle.

Même si la saga loyaliste occupe le devant de la scène dans l'historiographie, il ne fait guère de doute que le loyalisme Ming a été minoritaire pratiquement dès le début. L'immense majorité des lettrés et des fonctionnaires se sont soumis très rapidement au nouveau régime, certains parce qu'ils étaient convaincus que c'était pour le bien du pays, mais la plupart par simple opportunisme et sans trop d'états d'âme, par souci de conserver leur statut et leurs biens et de ne pas mettre en danger leur famille, ou plus simplement parce qu'ils ne désiraient rien tant que le retour à l'ordre. Il en a été de même pour la masse des gens ordinaires, même si, dans le Sud en particulier, il est arrivé que des communautés entières refusent de se soumettre et obligent leurs propres notables à prendre la tête de la résistance.

L'intermède Shun

Ce sont les modalités de cette transition « à chaud », et d'abord ses aspects non héroïques, qui nous ont retenu. Or, les mêmes problèmes exactement se sont d'abord posés pendant le court interrègne de la « dynastie Shun » fondée par le rebelle Li Zicheng, à Pékin et dans une partie de la Chine du Nord, auquel nous avons consacré nos premiers exposés. L'épisode Shun ne soulevait pas les problèmes de race et de culture inséparables de l'invasion mandchoue : c'était une rébellion chinoise classique, avec un leader charismatique d'extraction populaire, plutôt brutal mais entouré de conseillers venus du monde des lettrés-fonctionnaires, en quoi il pouvait très bien évoquer le fondateur des Ming ainsi que n'ont pas manqué de le souligner certains pour justifier leur adhésion ; et cette rébellion a brièvement réussi puisqu'elle s'est emparée de la capitale et a chassé l'empereur régnant. Les choix auxquels ont été alors confrontés les fonctionnaires de Pékin – n'oublions pas que près de la moitié de la bureaucratie civile était concentrée à la capitale – étaient d'autant plus pressants qu'il n'y avait guère d'échappatoire : ils étaient en quelque sorte prisonniers des murailles de la ville, dont tous les accès étaient surveillés, leurs noms étaient dans les registres du gouvernement et ceux qui tentaient de se cacher étaient activement recherchés.

L'histoire officielle des Ming (le *Mingshi* 明史, compilé sous les Qing) ne consacre à l'interrègne Shun qu'environ trois pages, fort tendancieuses, intégrées à la biographie de Li Zicheng, laquelle est regroupée avec celles de divers autres personnages négatifs à la fin de l'ouvrage. Le seul auteur à notre connaissance à s'être intéressé d'un peu près à cet épisode est Frederic Wakeman, dans la synthèse précitée et dans une étude un peu antérieure, où il fait un usage abondant des sources non officielles dont il a été question plus haut et réussit indéniablement à faire passer une *ambiance* et à introduire des personnages qui ont beaucoup plus d'épaisseur que dans l'histoire officielle. Les deux narrations à la première personne que nous avons analysées – dont l'on ignore comment elles ont survécu avant d'être imprimées au XIX^e siècle – n'ajoutent qu'assez peu au tableau général brossé par Wakeman ; en revanche elles permettent de suivre jour après jour et avec beaucoup de réalisme les aventures et les hésitations d'un petit nombre d'individus ballottés par les événements, qui ont tenté de s'adapter aux circonstances et de sauver leur peau et dont les décisions étaient en fin de compte plus opportunistes qu'idéologiques.

Le premier texte, qui porte le titre *Jiashen yubian jilue* 甲申遇變紀略 (« Bref récit sur la catastrophe de l'année *jiashen* [1644] »), se présente comme une chronique au jour le jour des semaines dramatiques vécues par les habitants de Pékin avant, pendant et immédiatement après l'occupation de la ville par les forces de Li Zicheng. Son auteur, un lettré nommé Xu Yingfen 徐應芬, avait été appelé à Pékin par un membre du censorat originaire comme lui de Nanchang (Jiangxi), un certain Tu Bihong 涂必宏, pour lui servir de secrétaire. Il y était arrivé environ deux mois avant la chute des Ming, et son témoignage nous donne à voir – outre de saisissantes vignettes sur la vie dans la capitale occupée – les tribulations de son patron et de quelques-uns de ses collègues confrontés à une situation dont ils avaient essayé de nier la gravité jusqu'au dernier moment. Lorsqu'on apprend qu'après l'irruption des rebelles dans la ville un certain nombre de hauts fonctionnaires se sont donné la mort par fidélité aux Ming, Tu Bihong se demande d'abord s'il ne serait pas conforme au devoir (*yi* 義) de faire de même, mais il se trouve rapidement les meilleures raisons pour « faire comme tout le monde », autrement dit éviter les manifestations inutiles d'héroïsme. Contrairement à d'autres qui ont tout de suite fait des offres de service, il cherche d'abord à se cacher en changeant d'adresse ; mais il n'ose pas ne pas se rendre à la convocation au palais impérial de tous les fonctionnaires de la capitale ordonnée par le nouveau pouvoir, à la suite de laquelle une poignée d'entre eux furent confirmés dans leur statut, le reste étant abandonné aux brutalités et aux exactions de la soldatesque. S'il a eu la chance d'échapper au sort de ces derniers et de retrouver ses fonctions de censeur au service du nouveau régime, c'est uniquement grâce à l'intervention d'un certain M. Xiong, un camarade de promotion au doctorat qui est en outre un compatriote de Nanchang et qui avait, lui, été recruté dans le nouveau gouvernement : le texte illustre plus d'une fois la force des solidarités locales et académiques face à l'adversité.

Ce qu'on y voit aussi, comme dans beaucoup d'autres sources sur la transition, c'est le désir éperdu d'une majorité de lettrés de ne pas être laissés sur la touche au moment où se met en place un nouveau pouvoir : non seulement ils se renseignent avidement sur la nouvelle titulature promulguée par les conseillers lettrés de Li Zicheng, mais encore ils se précipitent dès qu'un examen est organisé – mieux, ils demandent (et obtiennent) qu'on en organise un le plus rapidement possible, alors que le nouveau régime en est encore à essayer de trouver ses marques. Dès avant s'être emparés de Pékin, en fait, les rebelles n'avaient eu aucune peine à trouver des

candidats pour concourir et aller garnir l'administration des territoires nouvellement conquis : pour des lettrés de rang subalterne n'ayant *a priori* aucune chance de faire carrière, l'occasion était inespérée et trahir les Ming ne posait apparemment pas de problème. Peut-être après tout se considéraient-ils comme abandonnés des Ming, puisque le gouvernement n'avait pas su les défendre contre les rebelles. Quoi qu'il en soit, si d'une manière générale les fonctionnaires que nous donne à voir le témoignage de Xu Yingfen ne sont pas des modèles d'intégrité, ce ne sont pas non plus des collaborateurs cyniques : l'axe de leur existence, c'est la préservation de leur statut et la continuité de leur carrière.

Un peu plus tard, lorsque Li Zicheng abandonne Pékin à la suite de sa défaite aux mains du général Wu Sangui et de ses nouveaux alliés mandchous, mais non sans être hâtivement monté sur le trône impérial au cours d'une cérémonie un peu surréaliste à laquelle assistait Tu Bihong *ex officio* en compagnie de ses collègues ralliés aux Shun, ce dernier n'a plus qu'une idée : s'enfuir, d'autant que ce ne sont pas les Mandchous qu'on attend, mais bien Wu Sangui, l'ennemi mortel de Li Zicheng. Tu Bihong et son ami M. Xiong réussissent à s'échapper de Pékin avec leurs familles et leurs proches collaborateurs, formant une petite caravane d'une centaine de personnes dont Xu Yingfen décrit avec beaucoup de réalisme l'errance misérable autour de la capitale. Les deux fonctionnaires sont terrifiés à l'idée d'être capturés par les hommes de Wu Sangui, mais tout s'arrange au bout de huit jours lorsqu'on apprend que ce sont les Mandchous, arrivés à la surprise générale, qui ont repris possession de la ville, que tout le monde est pardonné, et que les fonctionnaires qui avaient servi Li Zicheng retrouveront leur place. Le texte de Xu Yingfen montre de façon très concrète comment les Mandchous ont su accomplir ce dont Li Zicheng et les chefs de bande mal dégrossis qui l'entouraient avaient été incapables : relâcher les contraintes, donner à la population l'espoir d'un « nouveau départ » (*gengshi* 更始), rassurer les élites. Mais il y avait une condition : se raser la tête. Il n'a pas fallu trois jours pour que tous les bureaucrates de Pékin s'exécutent, grâce à quoi ils ont rapidement retrouvé leurs habitudes, leur confort et leurs marques de distinction, même s'ils ont été contraints de déménager au sud de la ville pour laisser la place aux conquérants. La *dolce vita* pékinoise, à laquelle les fonctionnaires de la capitale étaient si passionnément attachés, a pu reprendre presque aussitôt, alors que pendant quelques semaines ils avaient été humiliés, malmenés et rançonnés par une bande de soudards terrifiants.

Le second texte relatif à l'épisode Shun que nous avons examiné, le *Cangzhou jishi* 滄洲紀事 (Récit des événements à Cangzhou), offre le même spectacle de confusion, d'incertitude et d'opportunisme, même si son auteur est resté, lui, loyal aux Ming. Le texte a par ailleurs l'avantage de donner à voir comment les choses se sont passées hors de Pékin. L'auteur, Cheng Zhengkui 程正揆, né en 1606 et docteur de la promotion 1631 (comme Tu Bihong), avait occupé à la capitale des fonctions honorifiques ou littéraires sans grande importance politique (il est plutôt connu comme poète, peintre et calligraphe). Au moment où commence le texte, il a été chargé de porter à Nankin un édit d'amnistie en faveur des fonctionnaires sanctionnés pour fautes professionnelles, et il se met en route avec sa famille et ses serviteurs moins d'une quinzaine de jours avant la prise de la capitale par Li Zicheng.

Le lendemain de l'arrivée de Cheng à Cangzhou (une ville stratégiquement située sur le Grand Canal à environ 250 km au sud-est de Pékin), on apprend la chute de la capitale et le suicide de l'empereur Chongzhen, survenus cinq jours plus tôt. Cangzhou est directement menacée, car en même temps qu'il avançait sur Pékin Li

Zicheng avait envoyé des troupes s'emparer des préfectures situées plus au sud ; et l'on voit en effet dans le récit de l'odyssée de Cheng Zhengkui, narrée au jour le jour à partir de là, que dès ce moment toute la zone du Grand Canal, jusque dans le Nord du Shandong, est sous le contrôle des forces Shun et que des « fonctionnaires fantoches » (*weiguan* 偽官) ont été mis en place un peu partout. La panique s'installe à Cangzhou, les notables et les marchands camouflent à la hâte tout ce qui pourrait attirer les pillards, et les collaborateurs s'organisent dès le premier jour. Détail révélateur, il s'agit là encore d'« étudiants », appartenant apparemment à des grandes familles du lieu, qui s'emparent des sceaux de la ville et annoncent qu'ils s'approprient à « accueillir la dynastie des Shun ». Il y a également des éléments loyalistes, notamment parmi les relations de Cheng Zhengkui, mais celui-ci n'a aucune envie de s'attarder et, plutôt que de participer à la résistance, il repart aussitôt vers le sud en arguant de la mission importante qui lui a été assignée.

Il serait trop long de donner le détail des aventures de Cheng Zhengkui et des siens pendant ce périple, des séparations et des retrouvailles, des efforts de Cheng pour camoufler sa qualité de fonctionnaire des Ming, et des personnages parfois hauts en couleur qu'il rencontre en chemin (il a laissé sa famille voyager par bateau par petits groupes et progresse à pied, avec un seul serviteur et déguisé en mendiant, parallèlement au canal). L'intérêt du texte – où il faut admettre que certains épisodes suscitent l'incrédulité – est la description très immédiate qu'il donne de la région du Grand Canal, dans le sud de la province métropolitaine et dans le Nord du Shandong, pendant la courte période au cours de laquelle le régime Shun a réussi à s'installer dans la plupart des villes importantes et même à se faire accepter par les notables locaux en promettant de rétablir l'ordre et la sécurité. Il s'en est d'ailleurs montré presque partout incapable, comme le confirment les observations de Cheng Zhengkui sur l'extrême confusion qui règne de toutes parts : l'occupation du Shandong par le régime Shun est une occupation en pointillé, et elle n'est jamais parvenue au stade de l'administration effective d'un territoire ; mais l'armée Shun, où il semble y avoir beaucoup d'officiers Ming ayant fait allégeance aux rebelles avec leurs troupes, est efficace, surtout lorsqu'il s'agit de pourchasser les anciens fonctionnaires Ming et leur entourage. Après avoir par miracle récupéré les siens, Cheng Zhengkui remonte vers Cangzhou, car les informations qu'il a recueillies l'ont convaincu qu'il serait trop risqué de poursuivre vers le sud. À Cangzhou, où il a trouvé refuge chez une famille amie et dont il décrit la vie sous l'occupant de façon assez frappante, avec les tensions, les règlements de compte et les chantages que cela implique, le magistrat installé par les Shun est plutôt apprécié de la population et le nouveau régime semble bien installé, avec plusieurs fonctionnaires et chefs militaires dans la place. Pourtant la situation reste fluide et la loyauté des militaires, pour la plupart d'anciens officiers Ming ralliés, reste mal assurée. Cheng Zhengkui, qui a révélé son identité et a réussi à capter la confiance des principaux responsables de la ville, parfois en jouant de ses anciennes relations, réussit à monter un coup audacieux : il s'empare des fonctionnaires Shun avec l'aide d'un officier qu'il a « retourné », prétend être porteur d'un testament du dernier empereur Ming et d'un ordre du prince héritier appelant à continuer le combat, et fait rebasculer la ville dans le camp des Ming.

C'est qu'à la date où se situe l'épisode (dont il n'y a pas de raison de douter de la réalité, même s'il est clair que Cheng en remet un peu sur son propre rôle), il est encore possible de fantasmer sur une restauration des Ming en Chine du Nord, même si la réalité est toute autre. Le bruit court en effet que Wu Sangui a mis Li Zicheng en déroute, qu'il a pris sous sa protection l'héritier présomptif des Ming

que ce dernier détenait en otage et qu'il se dirige sur Pékin, et Cheng Zhengkui en a joué habilement pour ébranler ses interlocuteurs. Quelques jours plus tard tombe la nouvelle, totalement inattendue, que les Mandchous sont dans Pékin et que tout le monde est prié de se raser la tête (cet ordre est temporairement suspendu tout de suite après). Cheng repart vers le sud sans attendre l'arrivée des Mandchous à Cangzhou, et après de nouvelles tribulations finit par rejoindre le nouveau gouvernement Ming qui vient de s'installer à Nankin, auquel il participera avant de faire partie de la délégation de généraux et de hauts fonctionnaires qui remet les clés de la ville au prince mandchou envoyé conquérir le Sud, en juin 1645.

Le témoignage de Cheng Zhengkui est typique de la littérature à la première personne qui a fleuri pendant la saga de la chute des Ming et de la conquête mandchoue : il apporte des informations de première main sur la réalité du terrain, c'est un texte extraordinairement vivant, et il n'est pas sans soulever quelques problèmes de vraisemblance par endroits. Sa rareté en fait en outre le prix, dans la mesure où la majorité des textes de cette nature qui nous sont parvenus concerne les régions du Yangzi (le Jiangnan). C'est donc aux événements de la conquête au Jiangnan qu'a été consacré le reste du cours.

La circulation des nouvelles

Le problème que nous avons abordé en premier est celui de la propagation de l'information. Comme on le voit un peu partout dans les textes auxquels nous nous sommes intéressés, les individus réagissent non seulement aux événements dont ils sont acteurs ou témoins, mais aussi aux informations qu'ils reçoivent sur des événements survenus parfois très loin mais susceptibles d'avoir un impact à plus ou moins court terme sur leur propre existence ; et là, le facteur temps doit être pris en compte. Avant la généralisation du télégraphe en Chine, à la fin du XIX^e siècle, la circulation des nouvelles d'un point à un autre du territoire était par nécessité soumise à des délais incompressibles dont les temps réglementaires en vigueur dans l'administration de la poste impériale donnent, au moins, des ordres de grandeur. À cela s'ajoute qu'elle pouvait procéder par des voies multiples, tant publiques que privées, et avec des degrés très variables de fiabilité. Pour le public des fonctionnaires et des lettrés, le moyen d'information le plus rapide et le plus généralement consulté sur les événements d'importance nationale était le « Bulletin de la capitale » (*jingbao* 京報, ou plus couramment *dibao* 邸報), baptisé *Gazette de Pékin* par les missionnaires, composé de pièces officielles dont la publication avait été autorisée par le gouvernement et envoyé quotidiennement dans les provinces par les soins de la poste officielle.

Après la prise de Pékin par Li Zicheng et une fois l'empire coupé en deux, la *Gazette* a évidemment cessé de circuler. Il convient donc de se demander par quelles voies et à quelles dates les nouvelles traumatisantes en provenance de la capitale du Nord sont parvenues dans les grandes préfectures du Jiangnan, et quel a été leur impact immédiat. C'est ce qu'a fait l'historienne Kishimoto Mio 岸本美緒, qui a essayé de suivre à la trace la progression des informations sur la chute de la capitale dans une étude reprise dans son volume sur l'histoire sociale de la transition Ming-Qing (*Min Shin kōtai to Kōnan shakai* 明清交替と江南社會, Tokyo, 1999). Nous avons réexaminé en détail un certain nombre des sources qu'elle cite – ce sont souvent les mêmes que celles sur lesquelles s'appuient nos exposés –, tout en les enrichissant de quelques autres.

Dans nombre de cas l'information procède en deux temps : d'abord des rumeurs dont on ne sait s'il faut les croire – dont « la raison voudrait que cela ne pût être » (*yi li suo bi wu* 以理所必無), comme le dit un auteur de Suzhou ; puis, progressivement, la confirmation par des sources plus sûres. Ainsi, d'après au moins une source, les rumeurs sur la chute de Pékin et le suicide de l'empereur Chongzhen seraient parvenues dès le 6 mai 1644 à Nankin, la capitale du Sud sous les Ming, soit douze jours seulement après l'événement, ce qui ne laisse pas de surprendre étant donné les conditions du moment mais n'est pas à strictement parler impossible. De fait, des rumeurs semblables (et d'autres plus fantaisistes) sont mentionnées à peu près à la même date dans différentes villes du Jiangnan. Mais le premier informateur considéré comme fiable – un ancien haut fonctionnaire qui avait été témoin des événements à Pékin et avait réussi à s'enfuir accompagné d'un de ses serviteurs – serait arrivé à Nankin le 22 mai : c'est alors seulement que les autorités, certaines désormais que l'empereur est mort et que nul ne sait ce qu'il est advenu de l'héritier présomptif, se décident à prendre des mesures drastiques, c'est-à-dire à reconstituer le gouvernement de l'empire à Nankin, à organiser la défense du Sud et à désigner un régent.

Nous nous sommes attardé un instant sur le journal tenu assidûment depuis 1631 jusqu'à l'avant-veille de son suicide, à la fin juillet 1645, par un des hommes d'État les plus remarquables de la fin des Ming, Qi Biaoqia 祁彪佳, dont nous avons déjà parlé dans notre cours de l'année dernière. Qi était membre du censorat depuis 1642 et il avait été envoyé à l'automne 1643 comme inspecteur régional de la province métropolitaine du Sud. Mais la maladie l'avait empêché de prendre de suite ses fonctions, et il avait passé plusieurs mois dans sa résidence familiale à Shaoxing. Il quitte Shaoxing pour rejoindre son poste à Nankin le 2 mai 1644, soit une semaine après la chute de Pékin, dont à cette date personne n'a encore entendu parler au sud du Yangzi. Son voyage dure un mois, et c'est seulement à une étape de Nankin qu'il apprend la nouvelle par un visiteur venu à sa rencontre, d'après qui on est au courant depuis six jours. Mais en chemin Qi Biaoqia, qui était un personnage prestigieux et très connecté, n'a cessé de rencontrer des personnes ou de recevoir des correspondances lui livrant des informations partielles, parfois erronées, parfois aussi complètement dépassées, sur la situation de plus en plus désespérée des Ming au Nord. On ne saurait trouver de meilleure illustration de la façon dont un flot d'informations plus ou moins précises et plus ou moins fiables circulait du Nord au Sud pendant cette période chaotique, par toutes sortes d'intermédiaires et de relais et dans la plus grande confusion.

La nouvelle confirmée de la perte de la capitale du Nord et du suicide de l'empereur s'est diffusée dans le Jiangnan dans l'espace d'à peu près deux semaines. Encore cette diffusion n'était-elle dans un premier temps qu'officiuse, par ouï-dire, et continuait-elle de relever du domaine de la rumeur : la mort de l'empereur Chongzhen n'est devenue « officielle » que lorsque le prince Fu 福王, le régent qui devait devenir l'empereur Hongguang 弘光 une dizaine de jours plus tard, a promulgué un « édit de deuil » (*aizhao* 哀詔) annonçant la nouvelle au pays. C'était le 8 juin 1644, et la publication de l'édit en question dans les préfectures du Jiangnan a encore pris un certain nombre de jours. Comme on l'a vu, l'information avait commencé à circuler avant cela, mais de façon non systématique, et les sources montrent que les dates auxquelles elle a été connue varient notablement d'un endroit à l'autre, avec des écarts parfois surprenants entre localités voisines. Ainsi voit-on dans l'autobiographie de Yao Tinglin 姚廷遴, le *Linian ji* 歷年記 (la « Chronique des années successives », dont il a été souvent question dans nos cours des deux dernières années), que l'auteur

et ses proches apprennent la nouvelle au cours d'un banquet le 9 juin par un « petit bulletin » (*xiaobao* 小報) – probablement une feuille privée –, qui date d'ailleurs la mort de l'empereur Chongzhen du 26 mai, ce qui ne peut être que la date où elle a été tenue pour certaine à Nankin ; et la nouvelle est confirmée le lendemain par un « grand bulletin » (*dabao* 大報) – peut-être la gazette officielle que le gouvernement de Nankin avait recommencé de diffuser. Ceci se passait à Shanghai. Or, Zeng Yuwang 曾羽王, l'auteur de notes publiées sous le titre *Yiyou biji* 乙酉筆記 (également citées dans les cours précédents), qui résidait alors à Zhoupu 周浦, une bourgade murée proche de Shanghai, affirme que la nouvelle y avait été reçue dès le 3 juin. Nombre d'exemples comparables pourraient être cités.

Les réactions au désastre

Plus intéressantes à analyser sont les réactions très contrastées provoquées par l'annonce de la chute des Ming au Nord et de la mort de l'empereur régnant. Plusieurs témoins évoquent des scènes de désespoir populaire qui ne laissent pas d'impressionner dans la mesure où l'on considère habituellement que, pour le petit peuple, l'empereur n'était qu'une lointaine abstraction. C'était probablement le cas, mais en même temps il est clair que le régime dont il était la clé de voûte structurait entièrement la perception du monde et de la société même des paysans les plus ordinaires : on n'était pas « Chinois » – la notion n'a guère de sens dans le contexte de l'époque –, mais on était « sujets des Ming ». Zeng Yuwang remarque ainsi qu'une fois connue la disparition corps et biens de l'autorité symbolique représentée par l'empereur à Pékin, c'était comme si les petites gens des environs de Zhoupu « n'avaient plus d'ancrage » (*mi suo yibo* 靡所依泊), d'où ces larmes et ces cris et ce désir de « mourir pour le défunt empereur ». Mais il existe d'autres formes de deuil collectif, dont la plus ritualisée est le rassemblement des lettrés locaux au temple de Confucius pour une séance de lamentations publiques (*kumiao* 哭廟) qu'on peut supposer très bruyantes. On en trouve mention dans de nombreuses villes en 1644 : à Suzhou par exemple, où il y aurait eu en fait deux « sessions », à environ une semaine de distance et ayant duré chacune trois jours, la première à l'initiative des étudiants et au temple de Confucius, sans attendre l'intronisation du nouvel empereur à Nankin, la seconde plus formelle, dans les locaux du gouvernement et concernant apparemment les personnalités officielles de la ville, tout de suite après la réception de l'« édit de deuil » promulgué par le nouvel empereur.

Mais le désespoir n'est pas universel. D'autres témoignages se scandalisent de l'indifférence manifestée par les habitants de certaines localités. Ainsi, quelques temps avant l'annonce de la terrible nouvelle mais alors que les bruits les plus alarmants couraient déjà sur le sort de la capitale du Nord, les habitants de la riche sous-préfecture de Wujiang (située sur le Grand Canal un peu au sud de Suzhou) auraient organisé avec un luxe et une splendeur inouïs l'une de ces grandes processions religieuses (*saihui* 賽會) qui mobilisaient toute la communauté et étaient une occasion de célébrer sa cohésion et sa prospérité. Mentionnant ce fait, l'auteur du *Qi Zhen jiwèn lu* 啟禛記聞錄 – une chronique de Suzhou pendant la transition Ming-Qing que nous avons longuement citée l'an passé – s'exclame qu'« on peut voir à quel point les gens se moquent du sort de la dynastie ! ». À Taicang, sur l'estuaire du Yangzi, un autre auteur se scandalise de ce que, nonobstant la nouvelle officielle du suicide de l'empereur et de l'impératrice,

arrivée la veille même (le 8 juin), il y a encore des lettrés locaux pour aller festoyer en admirant les courses de bateaux, traditionnellement organisées le jour de la fête *duanwu* (5^e jour du 5^e mois lunaire). De telles démonstrations d'indifférence et de manque de goût de la part de gens parfois haut placés sont mentionnées dans d'autres sous-préfectures de la région : il en aurait fallu plus que l'annonce d'un deuil national pour les détourner de leurs plaisirs habituels.

Mais on rencontre aussi beaucoup d'inquiétude. Lorsqu'ils apprennent la nouvelle, la première réaction des oncles de Yao Tinglin (des lettrés en vue de Shanghai) est de s'interroger sur la meilleure façon d'aller se mettre à l'abri. D'autres, comme Ye Shaoyuan 葉紹袁 dans son autobiographie (le *Tianliao zizhuan nianpu* 天寥自撰年譜) ou Qi Biaoja dans son journal, disent qu'ils en ont perdu le sommeil : ils s'inquiètent pour leur propre sort, sans doute, mais c'est surtout l'irresponsabilité de la classe politique et la violence populaire sous-jacente qui les préoccupent, non sans raison. Nous avons décrit il y a un an l'accumulation des tensions dans la société du Jiangnan pendant les dernières années des Ming : l'insécurité générale, la pression fiscale impitoyable imposée par le gouvernement central, le ressentiment entretenu par l'égoïsme des possédants, le tout aggravé par une succession de désastres naturels comme on n'en avait jamais connue dans la région. La situation était explosive, et elle l'est devenue bien plus encore à la faveur du vide politique et de la vacance de légitimité suscités par l'annonce du désastre en Chine du Nord. Yao Tinglin décrit assez bien cette situation d'attente où tout le monde est sur les nerfs, où les nouvelles vraies ou fausses se bousculent et où chacun cherche à se protéger en vue d'événements dont la seule chose que l'on sait est qu'ils ne pourront être que violents. D'autres témoignages – tels le *Qi Zhen jiwèn lù* ou d'autres chroniques de même nature – livrent le même genre d'impressions recueillies directement sur le terrain.

Il y a eu effectivement beaucoup de violences pendant cette période qu'on pourrait presque qualifier de non-gouvernement. Nous reviendrons dans un instant sur les révoltes de dépendants, que nous avons déjà présentées il y a deux ans et qui ont fait exploser l'un des liens sociaux qui dominaient le Jiangnan. Les dépendants (parfois appelés « esclaves » ou « serfs » dans la littérature, bien qu'aucun des deux termes ne soit satisfaisant) sont en fait l'une des deux catégories de personnes que l'on trouve le plus souvent mentionnées à propos des incidents qui ont éclaté dans de nombreuses sous-préfectures du Jiangnan immédiatement après qu'eut été confirmée la nouvelle de la mort de l'empereur à Pékin. L'autre, plus difficile à cerner, est celle des *wulai* 無賴, gens sans occupation ni statut identifiable et prêts à violer la loi et s'attaquer aux honnêtes gens pour satisfaire leurs désirs et avancer leurs intérêts : des « éléments asociaux », en quelque sorte, et ils semblent avoir été très actifs dans les villes du Jiangnan.

À Wuxi, par exemple, dès le lendemain de l'annonce de la mort de l'empereur Chongzhen ils mettent la ville en ébullition en s'attroupant et en braillant qu'ils vont tuer le magistrat et piller les grandes familles. Heureusement le magistrat est un homme énergique, il assemble une milice avec l'aide des notables et l'ordre est rétabli en quelques jours. C'est du moins ce qu'explique Ji Liuqi 計六奇, l'un des grands chroniqueurs de la transition Ming-Qing, qui était originaire de Wuxi. De même est-ce un habitant de la grande métropole de Suzhou – l'auteur du *Qi Zhen jiwèn lù* – qui nous raconte comment les troubles suscités par des bandes de *wulai* ont éclaté dès que la rumeur de la chute de la capitale a été confirmée. Ils forment des ligues jurées et recrutent à tout va, provoquant un de ces mouvements de

panique dont on rencontre beaucoup d'autres exemples, à Suzhou et ailleurs dans la région : près de la moitié des habitants (affirme le texte) quittent la ville à la hâte et avec armes et bagages pour aller se mettre à l'abri dans ce qu'on pourrait appeler la grande banlieue de Suzhou. Ceux qui ont lancé le mouvement, ce sont les grands notables – les plus menacés en cas de violences et de pillages –, dont l'auteur dénonce dans un paragraphe féroce la lâcheté et l'irresponsabilité.

Cet auteur, dont nous ne connaissons pas le nom, le contenu du texte indique clairement qu'il appartenait à la population nombreuse (particulièrement au Jiangnan) des étudiants confucéens, lesquels formaient le socle de l'élite lettrée sans avoir pour autant accès aux fonctions de l'État. Sauf à en être eux-mêmes membres, les étudiants étaient regardés de haut par les « grandes familles » où se recrutait la haute élite des fonctionnaires et anciens fonctionnaires – celles précisément contre qui est dirigée sa diatribe –, et l'administration, qui se méfiait beaucoup d'eux, tendait à les considérer comme des agités et des revendicateurs. Or, signe de la frustration déjà évoquée à propos des événements en Chine du Nord, c'est aussi parmi les étudiants que l'on rencontre certains éléments prêts à basculer dans la violence quand les circonstances les y encouragent ; et quand elle éclate cette violence est collective, et elle est dirigée contre des personnages en vue ou des fonctionnaires jugés arrogants ou irrespectueux. C'est en tout cas ce qui se produit à Suzhou pendant les trois jours de lamentation au temple de Confucius, dont les étudiants avaient eux-mêmes pris l'initiative, quand plusieurs personnages importants se font insulter ou même rosser pour ne pas avoir observé les formes rituelles correctes. Toujours à Suzhou, d'après plusieurs sources, dont le journal de Qi Biaoja, les instigateurs des manifestations extrêmement violentes de la mi-juin 1644 visant les familles et les résidences de quatre hauts fonctionnaires réputés s'être mis au service de Li Zicheng à Pékin auraient été, là encore, des étudiants.

À ce moment-là – dans les semaines suivant la confirmation de la chute des Ming dans le Nord – Qi Biaoja venait d'être désigné comme commissaire à la pacification du Jiangnan et avait entrepris une tournée des préfectures placées sous sa responsabilité. On voit dans son journal qu'il reçoit jour après jour des informations sur les violences, les émeutes ou les pillages qui se produisent ici et là : l'ambiance volatile que laissent entrevoir ces notations est tout à fait semblable à celle que décrivait Yao Tinglin à Shanghai, exactement au même moment. Certes, l'annonce officielle de l'intronisation d'un nouvel empereur à Nankin (le 19 juin), qui mettait en principe fin à cette courte période de vacance dynastique, semble avoir redonné pour un temps un but et une légitimité à ce qui subsistait de l'appareil d'État. Mais elle n'a pas pour autant ramené le calme dans la société, ne serait-ce qu'en raison des immenses difficultés qu'affrontait le régime de Nankin : la perte du Nord, la menace de plus en plus imminente d'une invasion, la sécheresse persistante, l'effondrement de la fiscalité, l'indiscipline des seigneurs de la guerre supposés protéger la ligne du Yangzi, etc. : c'est un peu comme si l'état d'anarchie provoqué par l'annonce de la disparition de l'empereur avait libéré des forces centrifuges de moins en moins contrôlables.

Les révoltes de dépendants

Les révoltes de dépendants en sont une des manifestations les plus spectaculaires : les dépendants exigent la restitution de leurs contrats de servitude, malmènent et humilient leurs maîtres (ou plus exactement leurs propriétaires), pillent, incendient

et massacrent lorsqu'ils rencontrent de la résistance. On est parfois tenté de parler de saturnale. Les soulèvements ont commencé dès l'annonce de la chute de la capitale du Nord, et ils se sont prolongés jusqu'au lendemain de la conquête mandchoue, avec certains moments d'intensité particulière. Il n'est pas facile d'en dresser une chronologie et une cartographie précises, tant le phénomène apparaît dispersé, aussi bien sur le terrain que dans les sources qui en parlent. Mais certains épisodes sont exceptionnellement bien renseignés, par exemple à Jiading (dont parlent plusieurs sources, y compris le journal de Qi Biaojia) et à Shanghai (dont témoignent en particulier Yao Tinglin et Zeng Yuwang). On note d'ailleurs qu'il s'agit là de deux sous-préfectures voisines, appartenant à une même zone naturelle le long de l'estuaire du Yangzi, où les relations sociales sont largement déterminées par l'économie du coton depuis au moins le début des Ming – un type d'agriculture commerciale dans le développement duquel, d'après certains auteurs, les dépendants auraient joué un rôle important aux XVI^e et XVII^e siècles, et c'est un fait que les sources évoquent la très haute incidence du phénomène de la dépendance dans ces deux localités.

On peut en fait distinguer deux vagues de révoltes, consécutives la première à l'annonce de la chute des Ming en Chine du Nord et la seconde à celle de la prise de Nankin par les Mandchous, un peu plus d'un an plus tard. Les sources montrent clairement que, pour violentes et parfois massives qu'elles aient été, les révoltes de la première vague ont été réprimées avec une relative facilité par les autorités appuyées sur la nouvelle légitimité des Ming du Sud : il s'agissait d'opérations de police plutôt que de guerre civile, et d'ailleurs le journal de Qi Biaojia révèle qu'il a tenu à leur donner des suites judiciaires, dans les formes en quelque sorte.

Après la capture de l'empereur Hongguang par les Qing, en revanche – voire dès l'annonce de l'effondrement des défenses des Ming du Sud au nord du Yangzi –, le contexte dans lequel éclatent de nouvelles révoltes de dépendants est très différent : on peut alors parler de la disparition de toute autorité et de la guerre de tous contre tous. Le témoignage de Zeng Yuwang, par exemple, évoque les soulèvements qui éclatent contre les fonctionnaires envoyés par les Qing dans la préfecture de Songjiang (dont fait partie Shanghai), décrit un mouvement de résistance mené de façon totalement anarchique et indisciplinée, parle de rackets, de règlements de comptes, de pillages et de massacres un peu partout. L'ordre n'est progressivement rétabli qu'au bout de trois mois avec l'arrivée des forces des Qing, la reprise et la mise à sac de Songjiang, et l'installation cette fois définitive de nouveaux fonctionnaires locaux.

Plusieurs textes soulignent le parallélisme entre les deux « vagues » de révoltes de dépendants, l'une et l'autre profitant de l'anarchie qui s'installe pendant une période limitée de transition, quand l'ancien pouvoir a sombré et que le nouveau n'a pas encore eu le temps de se mettre en place. À chaque fois les insurgés attendaient du changement de régime un changement de leur propre condition, autrement dit que fussent abolies la « ségrégation entre maîtres et dépendants » (*zhupu zhi fen* 主僕之分), laquelle était inscrite dans le code pénal, aussi bien que l'humiliation découlant de l'aliénation héréditaire de leur qualité d'« hommes libres » (*liangmin* 良民), dont tout indique qu'elle était profondément ressentie, même lorsque dans la vie quotidienne les relations entre maîtres et dépendants semblaient cordiales. L'un des textes les plus éclairants de ce point de vue est le passage consacré aux révoltes de dépendants dans une de ces « chroniques à la première personne » sur lesquelles nous nous sommes beaucoup appuyé, le *Yantang jianwen zaji* 研堂見聞雜記, qui narre les événements des premières années des Qing dans la sous-préfecture de

Taicang. Non seulement l'auteur fait le récit de la révolte de dépendants qui a engouffré une bonne partie de Taicang après la prise de Nankin par les Qing, mais il commence par rappeler (avec approbation) les règles extrêmement contraignantes qui régissaient leur condition, et conclut en se félicitant de ce qu'elles ont été intégralement rétablies une fois la révolte réprimée par le nouveau gouverneur nommé par les Qing. Cela étant, il faut rappeler que la revendication des dépendants en 1644 et 1645 allait d'une certaine manière dans le sens de l'histoire, car, même si la dépendance sous ses diverses formes est toujours restée profondément ancrée dans les mœurs, les contraintes légales qui pesaient sur la condition des dépendants ont été progressivement allégées dans le courant du XVIII^e et du XIX^e siècle, avant d'être abolies avec l'avènement de la République.

On a parfois l'impression que les dépendants (ou certains d'entre eux) ont mis un certain espoir, certes bien à tort, dans le changement de dynastie, comme le montre l'exemple de Taicang. De ce fait, ils pouvaient être soupçonnés par ceux qui tentaient d'organiser la résistance loyaliste au Jiangnan d'être comme une cinquième colonne. C'est fortement suggéré par un épisode relaté par Zeng Yuwang dans la région de Songjiang, dans lequel les dépendants sont délibérément tenus à l'écart d'une société secrète vouée au renversement des Qing, et y réagissent fort mal. Mais nous disposons surtout d'un texte étonnant où l'on voit une insurrection de dépendants prendre possession de la sous-préfecture de Liyang (au sud de Nankin) et la remettre au nouveau pouvoir au terme de plusieurs mois de conflits extrêmement confus où interviennent aussi bien les forces loyalistes menées par des personnalités locales que des contingents de l'armée Qing dépêchés depuis Nankin. Il s'agit, là encore, d'un témoignage à la première personne : l'auteur, un certain Zhou Tingying 周廷英, est un étudiant originaire de Liyang, et son texte, le *Laijiang jishi benmo* 瀨江記事本末 (publié pour la première fois en 1980), propose une chronique des événements accompagnée de commentaires dans lesquels il exprime avec beaucoup de véhémence sa fidélité au régime des Ming qui vient d'être chassé de Nankin. Les héros (négatifs) de l'histoire sont deux frères nommés Pan 潘, d'anciens dépendants qui s'étaient révoltés contre leur maître après la chute de la capitale des Ming du Sud et que l'ancien magistrat avait nommés chefs de la milice locale avant de prendre la fuite et de leur laisser *de facto* le contrôle de la ville de Liyang. Les Pan avaient organisé les dépendants révoltés en une association portant le nom de Xiaobi dang 削鼻黨, ou « parti pour l'abolition de la dépendance ». (*Bi*, « nez », était un terme coutumier au Jiangnan pour désigner les dépendants, d'où le sens de cette expression qui signifie littéralement « couper le nez ».) La situation qui s'instaure à partir de là a été extrêmement fréquente au Jiangnan pendant les combats de la transition : ville contre campagne, dans ce cas particulier la ville murée tenue par les dépendants, qui se sont ralliés aux Qing, contre la campagne où les loyalistes se sont organisés et d'où ils tentent à plusieurs reprises de reprendre la ville ; et cette opposition se renforce encore (comme dans plusieurs autres exemples) lorsqu'arrive l'ordre de se raser la tête, auquel obéissent tout de suite les habitants de la ville et contre lequel résiste la campagne.

Le texte de Zhou Tingying illustre également la façon dont les étudiants de Liyang ont été, comme souvent ailleurs, le maillon faible de la résistance du simple fait que, dans leur écrasante majorité, leur priorité absolue était de préserver leur statut d'étudiants d'État. Or, celui-ci ne pouvait être confirmé qu'en se présentant à l'examen que les Qing ont très vite organisé à Liyang, et de fait, cinq cents d'entre eux (sur environ six cents) se sont exécutés. Comme le souligne avec indignation

Zhou, tous se sont rasé la tête : eux qui avaient organisé une grande lamentation au temple de Confucius quand on avait appris la mort de l'empereur Ming, et qui jusque-là se terraient dans leur campagne pour ne pas avoir à se couper les cheveux, à présent ils se présentent à l'examen la honte au visage ! L'épisode a certainement marqué un tournant dans le processus de soumission de Liyang, même s'il a fallu encore quelques opérations dans les campagnes avoisinantes pour mettre la résistance loyaliste définitivement hors de combat. Les frères Pan, dénoncés par certains notables qui avaient eu particulièrement à souffrir de leurs exactions, ont été finalement exécutés par le nouveau pouvoir. Le sort de leurs partisans n'est pas précisé, mais selon toute vraisemblance l'institution de la dépendance a été intégralement rétablie, comme partout ailleurs au Jiangnan.

La tonsure

L'ordre à tous les Chinois de sexe masculin d'adopter la coiffure mandchoue, c'est-à-dire de se raser le devant du crâne et de porter la natte sous peine d'exécution immédiate, a été un des facteurs les plus déterminants dans l'attitude des populations du Jiangnan au moment de la conquête en 1645 : sauf à adopter la tonsure intégrale et se faire moine, ce qui a été le choix de certains lettrés loyalistes, il n'y avait pour ainsi dire aucune échappatoire.

Dans un premier temps, seuls les militaires étaient concernés ; mais quelques jours après avoir été informé de la chute de Nankin, Dorgon, le régent qui régnait au nom de l'empereur Shunzhi, avait décidé – semble-t-il sous l'influence de certains conseillers chinois – d'étendre la mesure à toute la population. Comme l'ont prouvé les événements au Jiangnan, cette initiative risquait fort d'aliéner les populations nouvellement conquises. L'édit qui l'annonçait à l'empire affirmait qu'à présent l'empire était unifié et formait comme une grande famille, et qu'il était inconcevable que les enfants (le peuple) pussent arborer une autre apparence que leur père (l'empereur). Or, à cette date, la conquête du Sud était à peine engagée, si bien qu'ordonner à tous les Chinois de se couper les cheveux sous peine de mort était comme une arme de guerre pour les combats qui s'annonçaient, bien plus qu'un encouragement à se sentir membres d'une grande famille unie.

L'une des premières missions des magistrats affectés aux sous-préfectures du Jiangnan au fur et à mesure que celles-ci se soumettaient, c'était donc d'annoncer la nouvelle règle aux populations, et ils avaient dix jours pour la faire appliquer. La tâche n'était pas aisée, et dans beaucoup de cas la résistance a été violente et prolongée. Elle semble avoir été particulièrement vive dans les campagnes, comme on l'a vu dans le cas de Lijiang, mais il arrivait aussi que les villes entrent en rébellion dès la proclamation de l'édit, et plus d'un magistrat nouvellement nommé y a laissé la vie. Nous nous sommes un peu attardé sur un exemple exceptionnellement bien documenté, celui de Jiangyin, où la population, toutes classes confondues, a choisi de résister aux Qing plutôt que de se plier à l'ordre de se raser la tête. Il n'existe pas de « chronique à la première personne » sur les quatre-vingt-un jours de siège que la ville a soutenus et les trois jours de massacre qui ont suivi sa capture (Jiangyin est restée comme une des villes martyres de la conquête mandchoue, au même titre que Yangzhou, Jiading, Kunshan, Taicang, ou encore Songjiang) ; nous disposons en revanche de plusieurs récits dont les auteurs assurent qu'ils ont été directement recueillis auprès de témoins, et dont l'un au moins cite scrupuleusement ses sources.

La violence et la spontanéité des réactions locales à l'ordre de se couper les cheveux, à Jiangyin et ailleurs, sont très frappantes. On n'a pas manqué d'épiloguer sur le côté culturellement humiliant de cette décision. Sous les Ming les hommes d'âge adulte – dans toutes les classes de la société – laissaient pousser leur cheveux très longs et les nouaient au sommet du crâne en chignons élaborés et maintenus en place par des voilages et des coiffes compliqués auxquels ils consacraient beaucoup de temps et d'attention. Les obliger à supprimer tout cela et à ressembler à des Tartares était ressenti à la fois comme un affront culturel et comme une atteinte à leur virilité. Certes, ils ont bien été obligés de s'y faire, et la tonsure et le port de la natte sont même devenus des identifiants des Chinois pour les étrangers. Mais la signification politique de la coiffure à la mandchoue n'était pas perdue : elle ressurgissait chaque fois qu'un mouvement anti-dynastique entraînait ouvertement en rébellion et que ses adhérents se laissaient repousser les cheveux. Plusieurs soulèvements à petite échelle, vite réprimés, sont mentionnés au XVIII^e siècle, mais les choses ont bien sûr pris une tout autre ampleur avec la rébellion des Taiping, qu'on appelait les « bandits aux longs cheveux » (*changfa zei* 長髮賊), au milieu du XIX^e. Le thème est revenu en force avec le mouvement révolutionnaire anti-mandchou à la fin des Qing. On trouve même un bref ouvrage, datant apparemment de 1911 et intitulé « Histoire des cheveux » (*Fashi* 髮史), consistant en notices biographiques sur trente-deux personnages de l'époque de la transition qui avaient résisté à la directive sur la tonsure en se cachant, en se faisant moines, en se suicidant, ou en allant délibérément au-devant de l'exécution : la préface, d'un ton violemment anti-mandchou, proclame l'impossibilité en quelque sorte ontologique pour les Chinois d'être attifés comme des barbares et déplore que les contemporains semblent avoir tout oublié et considérer comme allant de soi de se raser le crâne et de porter la natte.

L'héroïsme de masse que décrivent les sources sur la tragédie de Jiangyin, où la révolte a été initiée par le petit peuple de la ville et de ses environs et dont les « grandes familles » sont entièrement absentes, n'a cependant pas été la règle. À Jiading, qui a connu un sort comparable, les chefs de la résistance étaient au contraire des personnalités en vue de l'élite qui ont en quelque sorte contraint la population locale à se rebeller. Mais ce qu'on rencontre le plus souvent, ce sont des épisodes de résistance dispersés, en général plutôt brouillons, sur un arrière-fond d'aspiration peureuse au retour à l'ordre, avec de brusques mouvements de panique et des explosions de violence sociale évoquant les révoltes de dépendants dont il a été précédemment question.

La conquête à Suzhou

L'exemple de Suzhou est particulièrement intéressant à étudier dans la mesure où le *Qi Zhen jiwèn lu*, qui y consacre de très longues pages, permet de suivre les choses du point de vue non pas du conquérant (comme dans la version véhiculée par l'historiographie officielle, telle qu'on la trouve par exemple dans les monographies locales de Suzhou), mais du narrateur et de ses concitoyens, autrement dit de ceux qui subissent les événements. Ces derniers ne sont pas vraiment mis en contexte, car c'est le vécu au jour le jour qui est privilégié et l'auteur ne prétend pas faire œuvre d'historien ; en revanche le texte réussit de manière saisissante à faire ressurgir une *expérience collective*, largement absente des témoignages individuels (comme par exemple le journal de Qi Biaoja, si riche par ailleurs, ou

d'autres auxquels nous avons fait allusion), absente également des travaux modernes sur la période, même les plus détaillés comme ceux de Wakeman.

À Suzhou l'annonce de la prise de Nankin par les Mandchous suscite instantanément la panique. Comme de coutume, une partie de la population fuit la ville, notables en tête, et le désarroi le plus complet règne pendant les quelques jours précédant l'arrivée des nouveaux fonctionnaires Qing et la fuite du préfet Ming. Les émissaires des Qing, qui se présentent le 18 juin 1645, n'ont guère de peine à se faire remettre les registres de la ville : ils sont accueillis à bras ouverts par le petit personnel administratif et militaire, placardent une proclamation annonçant que tout se passera bien si la population se soumet, mais que dans le cas contraire ce sera « comme à Yangzhou » (où s'était déroulé le premier grand massacre de la conquête) ; les notables viennent présenter leurs respects, et tout le monde est convaincu que la « grande affaire » – la transition dynastique – est réglée (*dashi yi ding* 大事已定).

En fait il n'en est rien. Peu après un fonctionnaire et un officier loyaux aux Ming s'emparent des représentants des Qing, les exécutent et prétendent organiser la défense de la ville, provoquant encore une fois la fuite d'une partie des habitants qui craignent à juste titre une expédition punitive. Lorsque l'armée Qing arrive en effet, quelques jours plus tard, elle reprend possession d'une ville en état de choc, abandonnée par les troupes insurgées, portes grandes ouvertes. Et comme la plupart des notables se terrent pour ne pas avoir à se rendre aux convocations des généraux mandchous, les habitants organisent eux-mêmes la reddition, quartier par quartier ; après quoi la vie reprend progressivement son cours sous la houlette des nouveaux fonctionnaires Qing, des Chinois au crâne rasé et en costume mandchou.

Mais tout bascule de nouveau quand arrive l'ordre de se raser la tête (le 29 juillet). Les autorités arrivent assez facilement à le faire appliquer à l'intérieur des murs de Suzhou, après avoir endormi les habitants avec de belles paroles, fait entrer l'armée dans la ville et fermé toutes les portes. Mais la révolte gronde hors les murs, et très vite Suzhou est soumise à des attaques répétées de bandes qui réussissent dans certains cas à pénétrer dans la ville et à y faire beaucoup de dégâts, suscitant là encore des mouvements de panique et la fuite d'une partie des habitants. On rencontre pendant la même période d'autres exemples au Jiangnan de cette spatialisation de l'opposition entre loyalistes et « collaborateurs », cristallisée par l'affaire de la tonsure et encouragée par le fait que les villes administratives chinoises étaient solidement murées, faciles à défendre et à assiéger, mais difficiles à prendre. À Suzhou les forces des Qing gardent en tout cas le contrôle de la situation à l'intérieur des murs : elles peuvent d'ailleurs compter sur la crainte obsessionnelle de la grande majorité des habitants de Suzhou de déplaire au nouveau régime et de déclencher une expédition punitive – l'exemple de Yangzhou, toujours.

L'auteur du *Qi Zhen jiwèn lu*, qui n'a que haine et mépris pour les « associés » (*wulai*) qui attaquent la ville ou fomentent des troubles à l'intérieur, est manifestement de cœur avec ces « honnêtes gens » ; il affirme d'ailleurs ne pas concevoir qu'on puisse risquer sa tête pour ne pas perdre ses cheveux. Les choses commencent à se calmer à partir de la fin du mois d'août, et quand il sort de la ville pour la première fois depuis une quarantaine de jours, le 15 septembre, il constate avec désolation que les faubourgs de Suzhou ne sont plus qu'un champ de ruines. En tout cas les signes d'une certaine normalisation se multiplient dans les semaines qui suivent, une administration civile stable, avec du personnel régulièrement appointé depuis la capitale, commence à se mettre en place, les relations des nouveaux maîtres de

la ville avec les lettrés se font plus confiantes, et la libre circulation est bientôt rétablie aux portes de Suzhou, où règne de nouveau la joyeuse cohue qui était un des charmes de Suzhou au bon vieux temps. À cette date, rappelle le texte, toutes les villes du Jiangnan qui étaient entrées en rébellion au moment de l'ordre sur la tonsure ont été reprises (Jiangyin en dernier lieu). On peut donc considérer la conquête du Jiangnan par les Qing comme achevée, même s'il y aura encore beaucoup de complots et de mouvements de résistance, et même si les exigences et l'arrogance des militaires vont continuer pendant de longues années de dominer la vie de la région, comme nous l'avions montré en détail il y a deux ans.

La visite de Kangxi à Suzhou en 1684

Pour terminer sur ce sujet nous sommes revenu sur le *Linian ji*, l'autobiographie de Yao Tinglin, qui permet elle aussi de suivre depuis le terrain les circonstances de la mainmise des Qing sur le Jiangnan, cette fois à Shanghai et dans ses environs. Le premier contact des habitants de Shanghai avec les Qing est daté du 8 juillet 1645 : ce jour-là un détachement mandchou se présente devant la ville, avec apparemment l'intention d'obtenir sa soumission, mais il se retire à la suite d'un affrontement au cours duquel une centaine d'habitants trouvent la mort – c'est alors, ajoute l'auteur, qu'on a compris que les soldats Qing étaient vraiment redoutables ! Pendant les semaines qui suivent la résistance tente confusément de s'organiser à Shanghai et dans les bourgades des alentours, comme d'ailleurs dans une bonne partie du Jiangnan. (Contrairement à l'auteur du *Qi Zhen jiwen lu*, Yao Tinglin livre un certain nombre d'éléments sur le contexte régional des événements dont il est témoin.) À Shanghai même, la défense de la ville est prise en main par un descendant d'une illustre famille locale, personnage assez pompeux qui prendra la fuite à l'approche des troupes du très redouté général Li Chengdong 李成棟, l'ancien officier Ming qui s'est emparé de la plupart des préfectures du Jiangnan pour le compte de ses nouveaux maîtres et qui, comme à son habitude, pille et incendie consciencieusement une ville à peine défendue et en grande partie vide de ses habitants. (La prise de Shanghai est datée du 14 octobre.)

Mais ce sont surtout les observations de Yao Tinglin sur la bourgade de Zhoupu, où il réside alors avec sa famille, qui sont intéressantes. Il y a beaucoup d'agitation loyaliste dans toute la région, beaucoup d'insécurité aussi, et les potentats locaux qui organisent des milices et taxent allègrement les marchands au nom de la défense nationale cherchent surtout à se protéger des pillards, qui profitent de l'anarchie générale, plutôt que des Mandchous.

La proximité des forces de Li Chengdong, après qu'il a mis à sac la ville voisine de Songjiang, terrorise la population locale, et plus encore une fois qu'il est installé dans Shanghai, si bien que chacun a tenu à coller sur sa porte une affichette avec les mots « Sujet soumis des Grands Qing » (*Da Qing shunmin* 大清順民), quitte à l'arracher à la hâte lorsque le bruit court que les loyalistes reviennent. Tous sans exception se sont rasés la tête. Yao Tinglin lui-même est horrifié par ce spectacle et se cache pendant un temps pour ne pas avoir à s'exécuter, mais il finit par y passer lui aussi lorsqu'il apprend que la maison familiale a été pillée de fond en comble et qu'il est obligé de revenir en ville. Et c'est à partir de là, explique-t-il dans une envolée très rhétorique, que tout a basculé, que « la destinée du pays a changé de mains » et qu'on a vécu dans un nouveau monde où plus rien n'était pareil.

Ce nouveau monde, nous avons voulu en donner une idée dans notre dernier exposé en nous transportant à Suzhou une quarantaine d'années plus tard. L'autobiographie de Yao Tinglin contient en effet un passage saisissant rapportant en grand détail (quoique de seconde main) la visite de l'empereur Kangxi à Suzhou lors de sa première « tournée au Sud » (*nanxun* 南巡) en 1684. Nous avons donc repris et commenté ce passage, dont nous avons déjà proposé une traduction dans une contribution au catalogue de l'exposition « La Cité interdite à Versailles » en 2004, en guise de conclusion.

On peut bien dire que ce premier des six voyages de Kangxi au Jiangnan, tout de suite après l'extinction des derniers foyers de résistance loyaliste, marque la fin de la transition Ming-Qing en même temps qu'une sorte de réconciliation de la dynastie des Qing avec les élites et la population du Jiangnan, dont les relations avec le nouveau pouvoir jusque vers 1680 avaient été des plus difficiles. La même période est également marquée par des mesures d'apaisement fiscal qui vont droit au cœur de contribuables qui avaient été impitoyablement pressurés jusque-là (Yao Tinglin en est lui-même un exemple), et par une certaine normalisation dans l'appareil de pouvoir au niveau provincial. Yu Chenglong 余成龍, le gouverneur général du Jiangnan nommé en 1682, est un modèle d'intégrité et d'autorité, et ce n'est pas un chef militaire : dans la région en tout cas c'est le premier d'une série de grands administrateurs civils qui ont beaucoup fait pour la réputation du règne de Kangxi et dont le style de gouvernement est resté un modèle pendant le reste de la dynastie. Yao Tinglin, qui a été témoin de son passage à Shanghai en 1684, n'a pas trop de mots pour chanter ses louanges, et l'on a de bonnes raisons de penser qu'il exprime effectivement l'opinion populaire.

Yu Chenglong meurt subitement peu après cet épisode, et il n'a donc pu accueillir l'empereur au Jiangnan à la fin novembre de la même année. Le premier voyage de Kangxi au Sud était au départ un « voyage à l'Est », qui avait conduit l'empereur au Shandong pour sacrifier au sommet du Taishan et visiter le lieu de naissance de Confucius. L'empereur s'était déjà beaucoup déplacé hors de Pékin cette année-là, conformément à ce qu'on pourrait appeler un modèle de « royauté péripatétique » propre à la dynastie manchoue, et que Michael Chang a récemment décrit (*A Court on Horseback : Imperial Touring and the Construction of Qing Rule, 1680-1785*, 2007) ; mais nous ne pensons pas, comme Chang, que la poursuite du voyage vers le Sud en 1684, d'abord pour inspecter les digues du Fleuve Jaune et ensuite pour visiter Suzhou et Nankin, ait été une décision prise en cours de route : les enjeux politiques et stratégiques, sans parler des problèmes de logistique, étaient trop importants pour que Kangxi et ses conseillers aient pu improviser un tel déplacement sur un coup de tête, et aussi bien nous ne trouvons pas trace d'une telle l'idée dans les sources citées par Chang.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque incertitude sur l'origine du récit de la visite de 1684 à Suzhou dans le *Linian ji*. Il s'agit d'une véritable narration, cohérente, assez longue, comme on n'en trouve guère en dehors de cet exemple dans l'autobiographie de Yao Tinglin. Celui-ci n'a pas été lui-même témoin des événements, et contrairement à son habitude il ne précise pas par qui il a été informé. On ne peut donc exclure qu'il ait inséré dans son autobiographie un texte qui circulait dans la région, peut-être une de ces publications populaires extrêmement répandues à l'époque, rappelant aux foules ébahies les circonstances extraordinaires de l'événement. La chronologie de la visite (qui tient en deux journées) et la succession des lieux où s'est rendu l'empereur sont pour l'essentiel confirmées par des textes

plus officiels, tel le récit détaillé qu'on trouve en tête de la monographie locale de Suzhou ; mais ce qu'apporte le texte du *Linian ji*, c'est la vision, pour le coup totalement étrangère aux conventions, d'un Kangxi populiste, décontracté, ne tenant pas en place, doué d'un véritable génie de la communication et accueilli par une foule en liesse à laquelle il n'hésite pas à se mêler.

Il serait trop long ici de mentionner tous les détails du récit, mais nous avons montré que la vraisemblance de certaines notations *a priori* surprenantes, et dont les sources officielles ne parlent pas, est confirmée par l'iconographie. Ainsi, le fait que l'empereur et sa suite auraient parcouru à cheval le sommet de la muraille de Suzhou sur près de la moitié de sa longueur : on aperçoit en effet Kangxi à cheval sur le sommet d'une muraille – en l'occurrence celle de Jinan au Shandong – dans l'un des douze rouleaux qui composent le *Kangxi nanxun tu* 康熙南巡圖, un ensemble réalisé par les peintres de la cour et représentant (sur une longueur de près de 200 mètres) le second voyage au Sud de l'empereur, en 1689. Pour d'autres détails en revanche on est obligé de faire confiance au récit du *Linian ji*. Tel est le cas de la séance interminable de représentations d'opéras offerte à Kangxi (ou plutôt réclamée par lui) dans la résidence du surintendant des soieries impériales, où nous savons que l'empereur a en effet passé la nuit. Et tel est surtout le cas de la soirée musicale offerte par Kangxi au peuple de Suzhou sur la Colline du Tigre – haut lieu touristique situé hors les murs au nord-ouest de la ville –, à laquelle il aurait lui-même participé en jouant du tambour !

Ce qui est important dans ce récit, quelle qu'en soit l'origine, c'est qu'il reflète à l'évidence la mémoire que la population de Suzhou a conservée de l'événement, fût-elle un peu embellie pour la circonstance. Le comportement bonhomme du souverain, sa spontanéité, son dédain de la pompe, son côté sportif même, voilà visiblement ce qui a frappé la foule, et que se gardent bien de souligner les sources conventionnelles. Ce n'est en effet pas un comportement d'empereur conforme au modèle chinois traditionnel, et l'on n'imagine pas plus les empereurs Ming que les successeurs de Kangxi allant à la foule et se livrant à une pareille opération de *public relations*. C'est qu'en 1684 le jeune Kangxi (il était alors âgé de trente ans) avait les coudees beaucoup plus franches que ses successeurs : il avait lui-même conquis le pouvoir encore adolescent (à l'instar de son contemporain Louis XIV), la monarchie multiethnique des Qing restait largement à inventer, et en tant que personne impériale il n'était pas encore lié par la nécessité de se conformer à des modèles vénérés. Ce que Kangxi semble avoir cherché à faire passer lors de ce premier voyage – la version populaire véhiculée par Yao Tinglin n'est pas seule à le suggérer –, c'est la notion que les horreurs du passé étaient révolues et que le pouvoir mandchou et le peuple du Jiangnan formaient, pour le coup, une grande famille. Tout indique qu'il a brillamment réussi sa communication et que les habitants de Suzhou ont été en effet séduits et, ce qui est plus important, qu'ils ont pu se convaincre que la transition dynastique était achevée.

*

Nous avons donné en novembre 2010 deux cours à Swarthmore College (Pennsylvanie), auxquels ont également assisté plusieurs collègues et étudiants de l'Université de Princeton et de la région de Philadelphie, sur les thèmes suivants : « Law and Society in Late Imperial China : A View through Judicial Cases », et « Disseminating the knowledge of professionals: A study of published judicial casebooks and anthologies from the Ming and Qing ».

*

Le séminaire a pris la forme d'un colloque qui s'est étendu sur trois jours (30 mai-1^{er} juin 2011) et dont le thème était : « Tradition, 'administration du monde' et réforme : le *Daxue yanyi bu* de Qiu Jun (1487) et son impact dans la Chine des Ming et des Qing » / « Tradition, Statecraft, and Reform: Qiu Jun's *Daxue yanyi bu* and its Influence in Ming-Qing China ». Son organisation a bénéficié de l'aide de la Fondation Hugot du Collège de France et du Social Sciences and Humanities Research Council of Canada. Il s'inscrivait en effet dans une série sur le thème « Statecraft and the Chinese Origins of Political Economy » initiée par M. Timothy Brook, Professeur à l'Université de Colombie britannique (UBC), dont une première réunion avait eu lieu en mai 2010 à Vancouver (Canada). Les débats ont été animés par nous-même et par M. Brook.

Le *Daxue yanyi bu* 大學衍義補 (Supplément au sens élargi de la *Grande Étude*), auquel ont été consacrées toutes les communications sauf la dernière, est un vaste traité en 160 chapitres passant en revue l'ensemble des fonctions de l'État. Son auteur, Qiu Jun 邱濬 (1420-1495), qui a accompli l'essentiel de sa carrière comme érudit à la cour et qui était fameux par l'étendue de son savoir, s'appuie sur les Classiques, sur les Histoires et sur les auteurs du passé : chaque chapitre s'organise autour d'une série de citations sur le sujet concerné, chacune suivie d'un commentaire ; certains de ces commentaires font des propositions plus ou moins concrètes de réforme, parfois assez audacieuses sinon toujours très réalistes. L'ouvrage a été présenté à l'empereur Hongzhi (r. 1487-1505) peu après son accession au trône : il s'agissait en quelque sorte de fournir au jeune souverain une somme critique de la philosophie et de la pratique du gouvernement depuis les origines de la monarchie chinoise et en même temps d'en tirer des leçons pour le présent.

Le *Daxue yanyi bu* a été publié et diffusé sur ordre impérial dès 1488, et il a été souvent réédité, parfois sous forme abrégée, jusqu'au XIX^e siècle. (Il a également connu une certaine notoriété en Corée à partir dès la fin du XV^e siècle et au Japon à partir de la fin du XVIII^e.) S'il a beaucoup servi comme recueil de références érudites, notamment pour les candidats aux examens, il passe également pour avoir exercé une grande influence sur les théoriciens et les praticiens de l'« administration du monde » (*jingshi* 經世, également traduisible par « art de gouverner », en anglais *statecraft*) à la fin de la période impériale. Certaines contributions au séminaire se sont attachées à mieux préciser cette influence, qui semble avoir été beaucoup plus étendue sous les Ming que sous les Qing. L'ouvrage continue cependant d'être assez régulièrement cité sous cette dernière dynastie, et certaines de ses propositions les plus concrètes ont servi d'argument dans des controverses sur des sujets tels que le transport par voie maritime du tribut en grains destiné à la capitale ou encore l'aménagement du Fleuve Jaune.

Mais la tâche prioritaire reste de décrire dans son détail le contenu de cette immense somme, d'analyser le choix de ses sources par Qiu Jun, l'usage qu'il en fait et les propositions qu'il en déduit. Le parti adopté était de rester le plus près possible du texte en lisant et en commentant des extraits des chapitres ou des sections choisis par les participants en fonction de leurs propres intérêts et compétences. La même méthodologie avait été suivie en 2010, et d'autres réunions du même groupe sont envisagées pour l'avenir.

Les contributions suivantes, organisées en six sessions, ont été présentées :

Session 1 : Orientations

Pierre-Étienne Will et Timothy Brook : présentation

Chu Hung-lam (The Hong Kong Polytechnic University), « The first principle of statecraft in good times »

Lianbin Dai (Oxford University), « Book learning and reading in statecraft : Zhen Dexiu in the Ming »

Timothy Brook (UBC), « Qiu Jun as media personality »

Haun Saussy (Yale University), « Learning from experience: chronological and essayistic history »

Session 2 : The work of political economy

R. Bin Wong (UCLA), « Statecraft for an Empire: Chinese Strategies of Good Governance »

Luca Gabbiani (EFEO, Taipei), « The city in late-imperial statecraft »

Tim Sedo (Concordia University), « Did China develop environmental statecraft? »

Session 3 : Statecraft economics

Malcolm Thompson (UBC), « Budget management as a statecraft ideal »

Noa Grass (UBC), « How to finance the state without robbing the people: Qiu Jun and the legacies of Tang and Song state finance »

Desmond Cheung (UBC), « Taxation and regulation of merchants in the Ming »

Session 4 : Managing personnel and jurisdictions within the empire

Kent Guy (University of Washington, Seattle), « Qiu Jun on Personnel »

Jun Fang (University of Western Ontario), « The qualities of a Ming commander »

Leo Shin (UBC), « The Boundary between Chinese and Non-Chinese »

Session 5 : Law and the state

Chiu Pengsheng (Academia Sinica, Taipei), « Borrowing from the Confucian classics to adjudicate law cases »

Jérôme Bourgon (CNRS, Lyon), « Reading Qiu Jun's chapters on the codification of laws and ordinances »

Alison Bailey (UBC), « Placing Ritual in the Political Economy: Notes on Qiu Jun's Regulation of the World »

Session 6 : Impacts and connections

Xie Yang (Institut d'Histoire, Académie des Sciences Sociales de Chine), « *Daxue yanyi bu*'s Intellectual Influence and Political Metaphors in Late Imperial China »

Pierre-Étienne Will (Collège de France), « Qiu Jun's influence in the Qing dynasty »

Youngmin Kim (Seoul National University), « *Daxue yanyi bu* in Korean Intellectual and Political History »

Gregory Blue (University of Victoria), « European visions of Chinese statecraft »

PUBLICATIONS

Will P.-E. et Ang I. (éd.), *Actualité d'Étienne Balazs (1905-1963). Témoignages et réflexions pour un centenaire*, Paris, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, 2011, 130 pp.

Will P.-E., « Théorie et réalité : la leçon de Balazs », dans *Actualité d'Étienne Balazs*, 85-100.

Will P.-E. et Mireille Delmas-Marty (éd.), *China, Democracy, and Law: A Historical and Contemporary Approach*, Leiden, Brill, 2012, 915 pp. (Traduction révisée de *La Chine et la démocratie. Tradition, droit, institutions*, Paris, Fayard, 2007).

Will P.-E., « History Has no End », dans *China, Democracy, and Law*, 1-39.

Will P.-E., « Despotism, "Democratic China" and Nineteenth-Century European Authors », dans *China, Democracy, and Law*, 43-85.

Will P.-E., « Checking Abuses of Power under the Ming Dynasty », dans *China, Democracy, and Law*, 117-167.

Will P.-E., « The Chinese Contribution to the Universal Declaration of Human Rights », dans *China, Democracy, and Law*, 299-374.

Will P.-E., « Edgerton-Tarpley K., *Tears from Iron: Cultural Responses to Famine in Nineteenth-Century China* (University of California Press, 2008) », *Perspectives chinoises*, 4, 2010, 146-149, compte rendu (version en anglais dans *Chinese Perspectives*, 4, 2010, 136-139).